

endroits jusqu'au VII<sup>e</sup> s. Enfin, C. Vernou examine la problématique du volume par l'étude de l'iconographie à thématique religieuse des Santons (p. 107-119) ; il y décèle le maintien, dans les premiers temps de l'Empire, d'une tradition celtique vouée à disparaître, pour l'analyse de laquelle nous regrettons l'absence d'une perspective qui tienne compte des panthéons des cités, dans le fil des travaux de W. van Andringa (cf. *AC* 72 [2003], p. 474-476), par exemple. En conclusion, on peut affirmer que l'ouvrage, en dépit de quelques *lapsus calami*, contribue à nourrir la réflexion sur la genèse et le développement des identités provinciales, issues de structures administratives décidées par Rome, dont l'examen est complexe parce qu'une réponse univoque est impossible.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Emily HEMELRIJK & Greg WOOLF (Ed.) *Women and the Roman City in the Latin West*. Leyde-Boston, Brill, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XXII-408 p., 40 fig. (MNEMOSYNE. Supplements, 360). Prix : 151 €. ISBN 978-9-0042-5594-4.

Le volume édité par Emily Hemelrijk et Greg Woolf constitue les actes d'un colloque tenu à l'Université d'Amsterdam en 2011 et consacré à la vie urbaine à Rome, en Italie et dans les provinces occidentales, examinée du point de vue des « gender studies ». Quelle était la place des femmes dans ces activités urbaines, qu'elles soient politiques, économiques, évergétiques ou de représentation ? Un colloque sur le même thème avait fait l'objet d'un ouvrage très intéressant publié à Faenza en 2005 : *Donna e vita cittadina nella documentazione epigrafica*. Les sujets précis examinés alors comprenaient des problématiques proches insuffisamment mises à profit ici, comme d'ailleurs, souvent, la recherche continentale. Après une courte introduction, cinq parties divisent la matière. Dans la première section, cinq articles traitent des rôles civiques, ce qui correspond essentiellement aux questions de patronage et d'évergétisme. F. Cenerini s'intéresse aux cas de femmes « *matres* » de leur cité, A. Cooley et E. Hemelrijk envisagent plusieurs aspects des activités de bienfaisance publique, la première dans la perspective d'une imitation par les provinciales des pratiques italiennes et impériales, la seconde dans l'essai de tracer un tableau, d'une part des catégories sociales impliquées dans l'évergétisme, et d'autre part des types de dons offerts. E. Hemelrijk offre une bonne synthèse des connaissances, quoique moins originale qu'il n'y paraîtrait étant donné la bibliographie lacunaire. Une plus fine définition de chacune des couches de population et une mise en parallèle plus étroite des donations auraient permis des conclusions plus nuancées, en ce qui concerne notamment les distributions et les banquets. W. Eck étudie l'image de la femme dans l'épigraphie en distinguant les types d'inscriptions (funéraires, privées, publiques) et les ordres sociaux et constate que les femmes sont plus rarement mentionnées que les hommes dans l'épigraphie publique, où elles ne figurent seules que dans une faible proportion de cas. L'épigraphie ne donne qu'un reflet amoindri de la place de la femme dans la société, une conclusion que la perception générale des dames romaines donnait à prévoir. Un cas précis illustre le questionnement : Chr. Witschel décrit la représentation féminine publique à Cuicul et à Timgad et parvient à des constatations très proches. Le deuxième thème est celui de la religion. On touche là immédiatement à un débat important qui divise les chercheurs : la participation ou

non de la femme au sacrifice sanglant. J. Rives se positionne immédiatement parmi ceux qui considèrent que cette participation active était autorisée, affirmant même avec témérité que « the majority of scholars agree that women in the Graeco-Roman world were indeed capable of presiding an animal sacrifice and that at times they actually did so » (p. 129). Je ne fais pas partie de cette majorité, que je pense largement surestimée, et je persiste à penser que l'exclusion était légale et théorique même si elle supportait de nombreuses exceptions, qui ne supprimaient en rien l'incapacité générale ; cette situation présente un parallèle intéressant à établir avec l'incapacité juridique des femmes en droit qui subissait, elle aussi, de fréquentes dérogations (voir *Annaeus* 3 [2006], p. 161-181). En fin de compte, l'auteur doit cependant admettre que la pratique féminine du sacrifice était rare. Il ne tente toutefois pas non plus d'expliquer pourquoi. Les deux autres contributions portent sur des religions « orientales » : J. North pour Mithra, Isis et Attis, W. Spickermann pour Mater Magna. Dans le premier cas, on retrouve l'interprétation de la religion sous l'Empire comme une forme de « compétition » entre les dévots et les cultes, dans une conception qui ne tient pas suffisamment compte du cadre de fonctionnement de la religion publique ; dans le second cas, est mise en évidence une situation de la femme très active dans les cérémonies métrœques. On aurait aimé lire une comparaison avec le cas de Bénévent étudié par G. Guadagno dans le colloque italien cité ci-dessus ainsi que des références aux travaux de Françoise Van Haepere sur Cybèle. La troisième thématique est celle de la représentation, avec plusieurs recherches sur les statues féminines élevées en contexte public. G. Davies compare les différents types de statues, qu'elles soient honorifiques ou funéraires, leur fréquence, leur répartition ainsi que les modèles impériaux ; elle constate que, à la différence de ce que l'on peut relever pour les inscriptions qui présentent des profils différenciés selon que l'on se trouve dans la sphère publique ou dans la sphère privée, il est très difficile de proposer des catégories bien définies socialement pour les statues. Sh. Dillon examine plus particulièrement les portraits féminins de Délos qui ne s'inscrivent pas dans une tradition hellénistique mais se développent avec le temps sous l'effet des modes italiennes avec la même typologie des modèles qu'en Occident. L'autre volet de la représentation est consacré aux vêtements : M. Harlow s'interroge sur la garde-robe féminine portée dans les rues, et U. Rothe compare les représentations féminines et masculines en province. On retiendra du second article une analyse des vêtements féminins représentés sur les monuments funéraires d'Arlon, qui présenteraient selon l'auteur une plus grande propension à se romaniser que les habits masculins. Et ce à la différence nette du cas de Flavia Solva en Norique où les femmes seraient au contraire le réservoir des usages indigènes. C'est là une recherche à approfondir car l'examen très résumé et peu illustré demande de la confiance pour y souscrire. On passe ensuite à l'économie envisagée sous quelques aspects limités : la médecine, par R. Flemming, qui répertorie les métiers médicaux et tente de cerner la clientèle et la spécificité technique de chacun, qu'il soit féminin ou masculin ; la participation des femmes au marché et au travail urbain, qu'il soit familial ou indépendant, par M.J. Groen-Vallinga qui conclut à une importance économique réelle ; le thème étant repris par Cl. Holleran qui s'attache plus directement au commerce. Enfin, C. Van Galen se pose la question de savoir si les femmes pouvaient ou non être bénéficiaires directes des distributions de blé à Rome : l'étude des sources implique un détour par le droit et

la question de la capacité ou de l'incapacité juridique pour aboutir au constat que « the evidence is not conclusive » et qu'une réponse complète à l'interrogation n'est pas possible. Certains aspects du thème ont cependant pu être éclaircis. La dernière partie consacrée à la mobilité ne comprend que deux articles. G. Woolf envisage la thématique de manière générale dans les provinces occidentales à la lumière de répertoires existants, de J. Krier notamment pour les Trévires et de L. Wierschowski ; il signale les nombreuses réserves émises à l'encontre des travaux de ce dernier mais exploite cependant ses chiffres, pourtant sujets à caution. Ses conclusions sont sans surprise : les hommes circulent plus que les femmes, les membres de l'élite plus que les couches inférieures, les militaires plus que les civils. L. Foubert ensuite se penche sur le cas de la Bretagne d'après les tablettes de Vindolanda et analyse deux cas : Iulia Livilla et Vibia Pacata, exemples qui illustrent l'accompagnement des époux dans les provinces de garnison ou de gouvernement. La bibliographie est trop courte et par ci, par là on relève des erreurs : l'affranchi qui accompagne Lucilla dans sa dédicace n'est pas d'origine grecque d'après son nom. On sait depuis longtemps qu'à Rome et dans les provinces occidentales l'usage de noms grecs pour les esclaves est sans relation aucune avec leur origine géographique. – Un volume riche d'informations mais dispersées et loin d'épuiser le sujet. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lukas LEMCKE, *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century: The Golden Age of the cursus publicus*. Bruxelles, Latomus, 2016, 161 p. (COLLECTION LATOMUS). Prix : 30 €. ISBN 978-90-429-3356-9.

Ce livre concis – environ 120 pages de texte sans carte ni chronologie mais avec de précieux index – est tiré d'une thèse soutenue en 2013 devant le département de lettres classiques de l'Université canadienne de Waterloo (province d'Ontario) sous la direction du professeur Altay Coşkun. Jusque-là, la question du *cursus publicus*, c'est-à-dire le service officiel de transport des fonctionnaires, des nouvelles administratives et des ressources de l'État tardo-antique, demeurait le domaine privilégié de la recherche érudite de langue allemande. Il faut rappeler l'étude pionnière, bien qu'un peu vieillie, d'Ernst Eduard Hudemann, *Geschichte des römischen Postwesens während der Kaiserzeit*, 1<sup>re</sup> éd., Berlin, 1876 ; la notice intéressante, malgré sa sinuosité, d'Otto Seeck, « Cursus publicus », dans *Realencyclopädie*, IV, 2 (1901), col. 1846-1863 ; la thèse encore utile d'Erik J. Holmberg, *Zur Geschichte des cursus publicus*, Uppsala, 1933 ; l'article pratique d'Ernst Kornemann, « Postwesen », dans *Realencyclopädie*, XXII, 1 (1953), col. 988-1014 ; à compléter pour le réseau routier par les synthèses, de valeur inégale, de Thomas Pekáry, *Untersuchungen zu den römischen Reichsstrassen*, Bonn, 1968, de Gerhard Radke, *Viae publicae Romanae*, Stuttgart, 1971, et de Hans-Christian Schneider, *Altstraßenforschung*, Darmstadt, 1982. Enfin, plus près de nous, ajoutons les deux belles études, documentées et méthodiques, de Pascal Stoffel, *Über die Staatspost, die Ochsenespanne und die requirierten Ochsenespanne. Eine Darstellung des römischen Postwesens auf Grund der Gesetze des Codex Theodosianus und des Codex Iustinianus*, Berne, 1994, et d'Anne Kolb, *Transport und Nachrichtentransfer im Römischen Reich*, Berlin, 2000. Après tant d'études érudites et marquantes consacrées à la question des origines, de la